



KIM-VAN-KIEU

(Résumé de ce qui précède).

PROLOGUE. — Fille aînée de M. et M^{me} *Vuong*, *Thuy-Kiêu* avait « une taille élancée comme le prunier » et un teint de neige. Dans ses yeux, « passaient les reflets des étangs en automne ». Belle, en somme, « à renverser royaumes et citadelles », elle était, par surcroît, douée de nombreux talents, excellent dans l'art de composer les vers et jouant habilement de la cithare.

Or, fiancée à l'étudiant *Kim* qui l'adore et dont elle est, elle-même, passionnément éprise, elle vient à peine d'échanger avec lui les serments d'éternelles amours que ses parents, à la requête d'un méchant marchand de soie, sont mis en état d'arrestation et molestés par des satellites « à têtes de buffles et à figure de cheval ».

Pour les sauver, *Thuy-Kiêu*, sacrifiant son amour au devoir de piété filiale, décide de se vendre. Hélas, alors qu'elle croyait trouver dans son acheteur, *Ma-Giam-Sanh*, un époux sérieux et de condition assortie, elle est tombée sur un vil entremetteur abouché avec la vieille *Tou-Ba*, mégère d'une repoussante laideur, patronne patentée de certaine « Maison Bleue » où l'on fait « commerce de fards et de parfums », sous l'égide du *Génie-aux-sourcils-blancs*, auguste protecteur de ce spécial négoce !

Avant de quitter les siens, *Kiêu* demande à *Thuy-Vân*, sa sœur cadette, de prendre à son compte la promesse de mariage faite à *Kim* et d'épouser ce dernier. Ce qui est accepté.

PREMIÈRE PARTIE : *Le Calvaire*. — « Triste comme le chrysanthème » et tout son corps brusquement devenu « pareil au tronc d'un prunier », la pauvre *Kiêu*

part donc, dans une chaise-à-porteurs, pour aller s'adjoindre aux pensionnaires de la vieille *Tou-Ba*, jolies filles aux joues roses et aux « sourcils en forme de ver à soie ».

Après bien des tribulations, elle s'éprend d'un certain client appelé *Thuc-Sinh*, brillant lettré, à la parole brodée et à l'esprit de brocart qui, lui-même, éperdûment amoureux de *Kiêu*, l'arrache à l'établissement de *Tou-Ba* moyennant espèces sonnantes, la prend pour femme de second rang et l'installe dans une maison particulière. Là, ils « unirent à loisir leurs visages de fleurs de pêcher » et leur amour « grandit aussi vite que les frêles branches du sorbier-de-mer ».

Ce parfait bonheur ne devait pas durer longtemps. De *Thuc-Sinh*, le père, mécontent, et la femme jalouse d'une telle liaison, font successivement endurer mille tourments à la pauvre fille. *Thuy-Kiêu* finit par échouer chez la bonzesse *Giac-Duyên*. Mais de nouveaux malheurs l'assaillent et voilà « pauvre branche fleurie » qu'elle retombe dans une autre « Maison Bleue » où la foule des galants, « comme autant d'abeilles et de papillons » va butiner « les visages fardés et les lèvres peintes en rouge », attirée par ces dames qui n'ignorent rien « des sept caractères du cercle d'en dehors et des huit procédés du cercle d'en dedans ».

Dans cette hospitalière demeure, *Kiêu* ne tarde pas à faire la connaissance de *Tu-Hai*, vaillant guerrier à « moustache de tigre et mâchoire d'hirondelle » qui s'éprend aussitôt de sa beauté et l'adore fougueusement pendant six mois. Après quoi, tourmenté à nouveau par le besoin de guerroyer, le noble seigneur la quitte pour courir aux batailles.

Il revient vainqueur et enlève triomphalement *Thuy-Kiêu*...

On conduit alors, devant l'heureux couple, tous ceux qui furent mêlés à la triste odyssée de *Kiêu* et une justice sommaire est immédiatement rendue.

A *Thuc-Sinh* et à la bonzesse, *Kiêu* confirme qu'elle nourrit toujours à leur endroit les sentiments les meilleurs. A *Hoan-Thu*, femme de *Thuc-Sinh*, elle accorde les circonstances atténuantes d'une jalousie bien naturelle et la fait remettre en liberté.

Viennent ensuite tous ceux qui ont tourmenté la pauvre *Kiêu* : la vieille tenancière *Tou-Ba*, son digne associé *Ma-Giam-Sinh*, *Epervier* et *Chien-de-Chasse*, vauriens au service de la femme de *Thuc-Sinh*, etc., etc..

Leur compte est vite réglé par les soldats porte-sabre. Les têtes voltigent comme feuilles mortes, le sang coule, les chairs sont mises en pièces. Tous les assistants « sentent leurs esprits vitaux défaillir ».

Hélas ! La Fortune ne tarde pas à tourner. La Cour ayant envoyé une armée contre l'insurgé *Tu-Hai*, les Impériaux surprennent par trahison les troupes de ce dernier et les taillent en pièces. *Tu-Hai* d'un glaive fatal est expédié au « Pays des Neuf Sources » et *Kiêu* donnée en mariage à un mandarin du pays. Désespérée, elle se jette dans le fleuve et va y trouver avec la mort la fin de ses peines quand elle est miraculeusement repêchée par la bonzesse *Giac-Duyên* qui la recueille dans sa pagode...

DEUXIÈME PARTIE : *Réunis*. — De son côté, *Kim* avait épousé *Vân* mais ne cessait de penser à *Kiêu*. Il se présenta au concours des lettrés en même temps que son beau-frère *Vuong-Quan* et tous deux eurent, le même jour, leurs noms inscrits sur la tablette des lauréats.

Kim fut nommé mandarin à Lâm-Tri.

Hélas ! même au sein des honneurs et du luxe, il ne goûtait nul plaisir ! Sans trêve, le hantait le souvenir de l'absente. A lui, la vie prodiguait ses sourires, mais elle, la malheureuse, où était-elle à cette heure ?

DEUXIÈME PARTIE

I. — Pendant ce temps, Kim-Trong. (Suite).

Mais, à cette heure, hélas ! sur quels lointains rivages,
Jouet d'une infortune acharnée et sauvage,
Comme sont le jouet du vent rude et des flots
La fragile herbe bông et la lentille d'eau,
Traînait-elle sans but sa misère insensée ?...
Constamment obsédé par de telles pensées,
Le nouveau mandarin ne goûtait nul plaisir
Au sein d'un luxe idoine à calmer tout désir.
Les vases précieux dans lesquels, sur sa table,
Sans trêve, on apportait tant de mets délectables,
Et les cloches d'argent au doux timbre enchanteur
Qui tintent pour l'appel de nombreux serviteurs
Demeuraient impuissants à bannir sa tristesse...
Ce nostalgique ennui le torturant sans cesse
Et suscitant maints rêves fous dans son cerveau,
Il formait le projet de suspendre son sceau
Pour se démettre des fonctions mandarinales...
Ah ! l'on verrait alors quelle ardeur sans égale
Seraït sienne ! A la nage, au mépris des courants,
Il passerait sans peur et fleuves et torrents !
Des montagnes surgiraient-elles sur sa route
S'opposant à sa course ? Il les franchirait toutes.
Faudrait-il s'élancer, d'un formidable élan,
Au cœur d'une mêlée ou d'un combat sanglant,
Pour y risquer cent fois et mille fois sa vie,
Il le ferait, sans hésiter, l'âme ravie !
Mort ou vivant, il en avait l'ardent espoir,
Thuy-Kiêu et lui finiraient bien par se revoir !...
Mais, en réfléchissant, il comprit la démence
D'un semblable projet : le Ciel était immense !
Comment y retrouver l'ombre qu'en plein essor
Un oiseau migrateur projette avec son corps ?
Et comment découvrir, dans l'insondable abîme,
Fût-ce au prix d'un labeur surhumain et sublime,
Les frêles bulles d'air que tel ou tel poisson
Y suscita jadis en faisant son plongeon ?

Il se résigna donc à guetter les nouvelles
 Que le hasard pourrait apporter sur ses ailes ;
 Il se les promettait pour chaque lendemain,
 Mais, hélas, son espoir demeuraît toujours vain !
 Les beaux jours de soleil aux splendeurs infinies
 Succédèrent longtemps aux tristes jours de pluie,
 Quand tout-à-coup des Cinq Nuages chacun vit
 Un céleste décret qui descendait vers lui.
 Le Roi le désignait pour gagner, au plus vite,
 Le poste de *Nam-Binh* avec ceux de sa suite ;
 En outre, était nommé son beau-frère *Vuong*
 Par un second édit royal à *Thu-Duong*
 Tous deux firent alors frêter leurs équipages
 Et, sans perdre de temps, l'on se mit en voyage !
 Les familles suivaient le cortège . . . Soudain,
 Cette nouvelle merveilleuse leur parvint :
 L'armée impériale au pourchas des rebelles
 Leur avait infligé des défaites cruelles ;
 L'orage se calmait à *Phuc-Kiên* peu à peu,
 A *Tich-Giang* s'éteignaient aussi les derniers feux . . .
 Nulle urgence, par suite, à presser le voyage ;
 Lors, *Kim* dit à *Vuong* : « Je crois qu'il serait sage
 D'en profiter : cherchons tous deux à découvrir
 Ce que la pauvre *Kiêu* a bien pu devenir... »

*
* * *

II. — A la recherche de Thuy-Kiêu...

Ayant atteint *Hàng-Châu*, vite ils se renseignèrent.
 La vérité sur les nouvelles de la guerre
 Leur fut dite avec des détails minutieux
 Aussi précis qu'un fil de soie ou qu'un cheveu :
 « Ici, déclarait-on, eut lieu l'ardente lutte
 Qui du Seigneur *Tu-Hai* déterminait la chute ;
 S'étant imprudemment découvert, il tomba,
 Fêtu d'un coup fatal, sur le champ du combat,
 Et *Thuy-Kiêu* qui, pourtant, avait rendu service
 A l'Etat ne connut qu'une amère injustice.
 De force, on lui donna, sur l'heure, pour mari,
 Un certain chef originaire du pays ;
 Ainsi, pour elle, à la plus noire ingratitude
 S'ajoutait le fardeau d'une âpre servitude...
 Hélas, la malheureuse en proie au désespoir,

Ne tarda pas dans le flot sombre à laisser choir
Le jade pur, la précieuse perle fine
Qu'était, rare trésor, sa personne divine...
Le fleuve *Tiên-Duong* qui coule à vos côtés
Est la tombe, à présent, de sa rose beauté.
Quels mots exprimeraient la tristesse mortelle
De *Kim* et de *Vuong* devant cette nouvelle !
O douleur ! Eux et *Kiêu*, loin d'être réunis,
Se trouvaient séparés par l'insondable nuit !
Injustice ! Sur terre, il n'est que l'injustice !
Il faut que chaque humain, tôt ou tard, en pâtisse !
Les parents connaissaient joie et prospérité
Mais *Kiêu* avait pour lot un sort immérité.

*
* *

Tous deux alors, domptant leurs pleurs, d'une âme forte,
Invoquèrent les tristes mânes de la morte ;
On dressa la tablette en bois sur un autel
Où prirent place aussi les présents rituels.
Enfin, au bord de l'eau, *Kim* et son camarade
Erigèrent pieusement une esplanade
Et prièrent, d'un cœur fervent, pour le repos
Des esprits de *Thuy-Kiêu* voguant au ras des flots
Comme un morne troupeau d'ombres désemparées...
C'était précisément l'heure de la marée
Et la crête des hautes vagues déferlant
Sur la berge, en assauts aux rythmiques élans,
Confondait, par éclairs, ses blancheurs tourmentées
Avec les monts lointains aux cîmes argentées...
A ce spectacle, *Kim* et *Vuong* crurent voir
Kiêu se précipiter, d'un bond, dans le flot noir,
Svelte et légère, avec une souplesse insigne
Rappelant le plongeon si gracieux du cygne...
Poignante vision ! Qui dira la douleur
De *Kim* et de *Vuong*, frères par le malheur,
Contemplant, l'œil fiévreux, cette émouvante scène ?
Elle évoquait en eux la légende ancienne
De la belle princesse au lamentable sort
Qui, dans un bras de mer, jadis, trouva la mort :
Transformée en oiseau, son âme douloureuse
Hantait de l'Occident les montagnes pierreuses
Et, d'un bec acharné, chaque jour, sans repos,
En tirait des cailloux pour les jeter dans l'eau
Où gisait le doux corps aux splendeurs éphémères

Et combler le chenal tragique, pierre à pierre...
C'était de vous que *Kim* et que *Vuong* rêvaient,
Malheureuse princesse et pauvre oiseau *Tinh-Vê* !

*
*
*

III. — Providentielle rencontre.

Or, tandis qu'ils roulaient cette pensée amère,
Par un hasard vraiment très extraordinaire,
Giac-Duyên, la bonzesse, apparut tout à coup !
Étonnée, elle s'avança, tendit le cou
Vers la sainte tablette où de noirs caractères
Disaient ce nom : *Thuy-Kiêu*. Flairant quelque mystère,
Et vers les compagnons muets tournant ses yeux,
Vite, elle interrogea : « D'où venez-vous, Messieurs ?
Seriez-vous les parents de cette jeune femme ?
Mais elle vit ! Pourquoi donc invoquer son âme ? »
Kim et *Vuong* étaient stupéfaits ; les parents
Autour de la bonzesse aussitôt se serrant,
A mots précipités et que la hâte égare
Tous firent le récit de leur étrange histoire,
La pressèrent de questions et, dans un cri,
Se nommèrent : « Voyez, moi je suis le mari ! »...
— « Et moi sa mère ! » — « Et moi son père ! » — « Nous, ses frères
Et sœur cadets » — « Et moi, s'exclama la dernière,
La femme de son jeune frère ! » — « Ah ! juste Sort !
Depuis longtemps déjà nous déplorions sa mort,
Et voici que, par vous, Madame la « Maîtresse -
De-la-Religion », prend fin notre tristesse !
Quelle heureuse nouvelle et quel fait inoui !
C'est incroyable ! » Alors, la bonzesse leur dit :
« Dans le Livre où le Ciel fixe nos Destinées,
Ma fonction sur terre était déterminée,
Il était donc écrit que, certain jour, j'aurais
Vis-à-vis de *Thuy-Kiêu* un grand rôle à jouer...
C'est à *Lâm-Tri*, jadis, que je l'ai rencontrée
Et que j'ai recueilli sa détresse éplorée,
Et c'est au fleuve *Tiên-Duong* qu'un peu plus tard,
Me la fit retrouver le plus heureux hasard,
Alors qu'elle jetait dans les flots innombrables,
De son beau corps le jade et la perle adorables...
J'ai pu l'en retirer et, depuis ce temps là,
Nous vivons toutes deux à l'ombre de Bouddha...
Le pagodon qui nous abrite, humble chaumière,

Est près d'ici. C'est là que, dès lors, s'écoulèrent
Pour *Kiêu* et moi, dans un doux calme, les mois blancs,
Monotones, sans bruit, vides d'événements....
Hélas ! la nostalgie exacerbant son rêve,
Le souvenir des siens la torturait sans trêve :
Sa famille ! Elle y songe en pleurant, jour et nuit,
Et rien n'a jamais pu distraire son ennui !... »

*
* * *

Les visages, alors, joyeux, s'épanouirent
Et des sourcils froncés les arcs se détendirent.
Tous rayonnaient de joie ; à coup sûr, nul bonheur,
En cet instant, n'eût pu se comparer au leur.
Depuis que, par devoir, l'humble feuille cachée
S'était de la forêt natale détachée,
Combien d'efforts, sans grande chance d'aboutir,
N'avaient-ils pas tentés, tous, pour la découvrir,
La cherchant dans les lieux les plus inconcevables :
Au cœur de l'eau, parmi le nuage impalpable !
Tout espoir de la retrouver était défunt :
Chue à terre, la fleur ! Envolé, le parfum !
De revoir sa beauté dans une autre existence,
Sans doute pouvait-on conserver l'espérance,
Mais, ses terrestres jours étaient bien révolus :
L'évidence criait qu'elle n'existait plus !
Ils étaient à jamais, hélas ! séparés d'elle
Par l'abîme sans fond de la nuit éternelle,
Loin d'elle autant que peut le pôle positif
S'écarter ici-bas du pôle négatif...
Or comme ils la croyaient exilée aux Neuf Sources,
Voici qu'ils la trouvaient au hasard de leur course !

IV. — Retrouvée !

Aux pieds de la bonzesse, alors, s'agenouillant,
Tous dirent mille fois merci d'un cœur fervent ;
Puis, pour éloigner d'eux jusqu'à l'ombre d'un doute,
Giac-Duyên proposa de leur montrer la route...
Le petit groupe sur ses pas s'engagea donc,
Contraint, à chaque instant, de briser quelque jonc,
D'écarter des roseaux ou d'hostiles herbages
Afin de se frayer un suffisant passage...

Tandis qu'ils cheminaient, pleins pour *Kiêu* de pitié,
Le doute était encor dans leur cœur pour moitié!...
Après avoir suivi la rive sinueuse
Du fleuve dont grondait la voix tumultueuse
Et dont se déroulaient comme un ruban les eaux,
Ils quittèrent enfin la forêt de roseaux :
Aussitôt se montra, sertie en l'émeraude
D'un feuillage éclatant, l'humble et vieille pagode.
La bonzesse éleva la voix : l'on vit alors
Apparaître *Thuy-Kiêu*, tel un nénuphar d'or !
Vite, elle a, d'un regard qui de surprise brille,
Reconnu tous les traits des gens de sa famille :
C'était bien, sans effort portant le poids des ans,
Son vieux père encore robuste, sa maman
Toujours fraîche, son frère avec sa sœur cadette!...
(Comme ils avaient grandi durant cette tempête !)
Enfin... enfin... — Et *Kiêu* en demeurait sans voix,
C'était bien *Kim*, le cher fiancé d'autrefois ! —
Elle se demandait, stupéfaite et ravie,
Quelle heure elle vivait de son étrange vie,
En quel temps, en quel lieu se passait tout cela
Et si, les yeux ouverts, elle ne rêvait pas...
Les perles de ses pleurs, une à une, tombèrent
Sur sa robe qu'abondamment elles mouillèrent...
L'émotion, le trouble égalaient son bonheur
Et mille sentiments s'agitaient dans son cœur.
Enfin, s'étant jetée aux genoux de sa mère,
En pleurs, elle conta son aventure amère :
« Depuis que j'ai quitté, Maman, notre pays
Pour aller tristement en exil chez autrui,
Pauvre lentille d'eau par la vague entraînée
Et que les cruels flots cinglèrent quinze années,
Je croyais que, déjà, le fleuve aux sables d'or
Servait, hélas ! de tombe à mon fragile corps !
Qui donc aurait pensé que, dans cette existence,
Maman, je vous verrais encore ? Oh ! joie intense ! »
Très émus, contemplant d'un regard attendri
De leur sublime enfant le visage chéri,
Le vieux père de *Kiêu* et sa si bonne mère
Prirent ses fines mains et longtemps les serrèrent.
Sa mine était encor la même que le jour
Où l'exil attesta son filial amour,
Bien qu'eût été souvent la lune du visage
Exposée aux rigueurs des plus cruels outrages
Et qu'eût été froissée, hélas ! la douce fleur
De sa beauté faite de grâce et de fraîcheur !
Du printemps de sa chair à la splendeur suprême

Elle avait bien perdu trois ou quatre dixièmes
Mais telle n'était pas cependant sa maigreur
Que pour une autre on pût la prendre par erreur...
Des vieux parents la joie était incomparable ;
Si longtemps séparés de leur fille adorable
Qu'ils retrouvaient enfin après tant de malheurs,
Ils ne se lassaient pas de parler à plein cœur,
Evoquant du passé la terrible tourmente
Puis du présent si doux vantant l'heure clémente.
Mais ce n'était pas tout : les frère et sœur cadets
Tiraillant aussi *Kiêu*, chacun de son côté,
Vuong-Quan par devant et *Thuy-Vân* par derrière,
De questions sans fin ensemble l'accablèrent.
Elle, debout, goûtant l'ineffable douceur
De la scène, sentait que toutes les douleurs
Dont le Destin avait tissé sa triste vie
Se changeaient promptement en joie épanouie...
O Dieux bons ! D'un commun accord, on décida
D'aller se prosterner devant le saint Bouddha
Dont l'âme infiniment miséricordieuse
Avait ressuscité soudain la malheureuse
Pour la rendre à l'amour de ses parents chéris
Alors qu'ils la croyaient défunte en leur esprit...
Des chaises à porteurs, aussitôt commandées,
Arrivèrent, superbement enguirlandées
Et, sur-le-champ, Monsieur *Vuong*, l'air radieux,
Proposa de partir en cortège joyeux...
Ces démonstrations dont son père avait cure
Ne séduisaient pas *Kiêu*, vraiment, outre mesure :
« Que suis-je ? gémit-elle, en étendant la main.
Une humble fleur tombée au milieu du chemin.
Durant cette moitié de ma triste existence
Que je viens de passer en proie à mille transes,
Il m'a fallu goûter, à mon corps défendant,
De toutes les saveurs : l'amer et le piquant ! ...
Je me croyais vouée alors, je vous le jure,
Pour mes jours à venir aux pires aventures
Et ne m'attendais pas à vivre, à vos côtés,
Cette heure de repos et de félicité.
En vous retrouvant tous, j'ai cru, l'âme ravie,
Que pour moi fleurissait une nouvelle vie ;
Consumé d'une soif dévorante, mon cœur
Vient, par vous, de connaître une exquise fraîcheur,
Mais j'ai déjà fait don de moi, pieux hommages,
A la « Pagode-sise-au-milieu-des-nuages ».
Oui, comme la sagesse alors le commanda,
Je me suis consacrée au culte de Bouddha.

Ne vous semble-t-il pas, mes chers parents, logique
Que je poursuive ici ces très saintes pratiques ?
Ne suis-je pas d'un âge où le recueillement,
Dans l'ombre des forêts, convient parfaitement ?
Du régime des pénitents, sévère et rude,
J'ai déjà pris, sans trop de peine, l'habitude,
Mes maigres aliments sont bien vite comptés :
Du riz, du sel, quelques légumes fermentés ;
J'ai plaisir à porter, dans la fraîcheur de l'ombre,
L'humble robe de cotonnade aux teintes sombres,
Très modeste, sans ornement, rêche à la peau,
Si simple dans son brun uni de cunao !.,.
Dans mon cœur tant meurtri mais qui souffrit sans plainte,
L'humaine passion est à jamais éteinte ;
Ce cœur, ce pauvre cœur tendre et fait pour aimer,
Je l'ai clos pour toujours comme un jardin fermé !...
A quoi bon m'arracher à ma paix coutumière
Pour retrouver le monde et ses roses poussières ?
Etre une déclassée aux yeux de tous ces gens
Ne paraît certes pas un sort bien engageant,
Le serment fait devant la Montagne et les Ondes
Sera tenu : je ne veux plus revoir le Monde !
D'ailleurs, quand *Giac-Duyên* m'a ravie à la mort
Dans les flots où venait de choir mon frêle corps,
Envers elle j'ai contracté l'immense dette
D'une reconnaissance éternelle et complète ;
Le poids de cette dette inéluctable est tel
Qu'il dépasse celui de la Mer et du Ciel.
Ne serais-je donc pas ingrate au fond de l'âme
Si pour vous obéir je quittais cette femme ? »
Monsieur *Vuong* ayant médité longuement
Répondit à *Thuy-Kiêu* par ce raisonnement :
« Ce que tu viens de dire ici, ma pauvre fille,
Était, peut-être, exact, hier, mais la famille
M'est témoin qu'aujourd'hui ce ne l'est vraiment pas ;
Les dogmes les plus stricts admettent certains cas
Où, s'adaptant à telle ou telle circonstance,
De revenir sur un vœu fait on a licence.
Tu veux te consacrer au culte de Bouddha
Et des Saints ? Soit ! Mais de l'amour que tu juras,
Clamant ta piété filiale émérite,
Qui donc accomplira, pour toi, les nombreux rites ?
Grâce au Très-Haut qui nous protège, nous allons
Faire construire, en hâte, auprès de la maison,
Une pagode où la bonzesse, ton amie,
A tes côtés, vivra le reste de sa vie ! ... »
Alors, pour obéir aux vœux de ses parents,

Aux instances de son vieux père déferant,
Thuy-Kiêu fit des adieux touchants à la bonzesse,
Au paysage ami, témoin de sa tristesse,
A l'humble pagodon discrètement blotti
Sous les feuillages verdoyants, et l'on partit. . .

(A suivre)

